

Chapitre 9 - Dalmanutha :

Le signe venant du ciel



u cours du repas, une des sœurs nous a annoncé que Lévi et Judas viendraient rendre visite à Jésus. La perspective de revoir Judas me troublait profondément : l'aversion que j'éprouvais pour lui persistait et je redoutais toujours ses intrigues. Je profitais d'un moment où Jésus était seul :

- J'avais oublié de te dire que j'ai eu un long entretien avec Judas. Après un discours sans queue ni tête pour me déclarer qu'il était épris de moi, il m'a confié vos divergences. Cependant il s'estime lié à toi pour la vie et la mort, dans un destin inéluctable. Cet aveu m'a effrayée, bien plus que ses avances, car je l'ai trouvé très sincère.

- C'est vrai, nous sommes irrévocablement liés, même si nous ignorons l'issue de notre union. Nous réagissons comme les personnages d'une parabole que nous comprenons différemment parce que nous n'avons pas le même critère d'interprétation. Judas a une approche humaine, qui cherche à adapter les moyens aux fins : son attitude est celle d'un hom-

me intelligent qui ne considère que l'efficacité. Il en va ainsi de toute œuvre humaine, mais l'œuvre que Dieu m'a confiée n'est pas de ce monde, même si elle se réalise ici-bas. Dieu en fixe les moyens comme les fins et moi, en accomplissant cette œuvre, je dois interpréter les signes pour découvrir les moyens établis par le Seigneur.

- Judas m'avait déjà parlé de votre divergence sur le signe. Il craignait que son attente freine ou limite ton action, alors que la situation exigeait tout ton engagement.

- Il aurait sans doute eu raison, s'il s'était agi d'une entreprise de ce monde où l'homme est l'arbitre, mais pas dans une mission dont Dieu est le maître. Je suis prophète, et non artisan d'un exploit humain, même s'il s'agit de libérer les hommes de conditions d'existence qui les enlissent, ou de pouvoirs qui les exploitent. Comme prophète, je dois scruter les signes, c'est-à-dire lire dans les événements de la vie la volonté de Dieu. Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais celle de Dieu.

- Je redoute que ce conflit ne vous

enferme dans une contradiction qui n'aurait d'autre issue que la mort !

- Tu pourrais le craindre, Maria, si les conflits ne dépendaient pas aussi de la vie de l'homme. Crois-tu qu'en nous aimant nous échapperons à la mort ? Même si l'amour est plus fort que la mort, le jour viendra où il devra se mesurer à elle...

On frappa à la porte.

- Voici Judas et Lévi !

- Oui, Judas ! a répondu Jésus d'un ton si calme et si rassurant que je me suis sentie apaisée.

Je me suis efforcée d'embrasser Judas sans trahir ma gêne, mais il m'a été impossible de lui sourire. Par contre, j'ai été heureuse d'embrasser Lévi qui a aussitôt ressuscité en moi les souvenirs des noces, le banquet, les chants, nos cœurs ouverts sur un monde transfiguré par l'amour. Comme tout peut changer en si peu de temps ! D'ailleurs les mines attristées de Lévi et de Judas, le regard soucieux de Jésus, m'en fournissaient la preuve. Curieuse d'entendre ce qu'ils diraient, j'étais plus attentive qu'à l'ordinaire, tout en m'affairant pour les accueillir.

- Comment vont les choses ici, à Capernaüm ? a demandé Jésus.

- Maître, a dit Lévi, les pharisiens et les hérوديens se sont coalisés contre toi : n'ayant pas réussi à s'emparer de toi, ils se sont unis pour t'aliéner le peuple. Ils se montrent très atten-

tifs aux besoins des pauvres et des malades, et très généreux ; ils profitent de l'occasion pour les interroger, les troubler et les pousser à t'accuser.

- Les pauvres et les malades se prêtent-ils à ce jeu ?

- Tu sais comme moi, Maître, a répondu Judas, que les pauvres sont à mi-chemin entre hommes et bêtes : ils n'existent que pressés par leurs besoins, ne jaugent pas les hommes et les situations à l'aune de l'honnêteté, mais à celle de l'utilité qu'ils peuvent en attendre. Qui donne beaucoup est un sauveur, même si c'est un tyran comme Tibère, un loup comme Hérode, ou un renard comme notre roitelet de Galilée.

- Il est donc étrange que Dieu appelle ce sous-homme, ce « minus », à devenir Son fils ?

- Ce problème m'a tracassé dès le jour où je t'ai rencontré, Maître. J'incline à penser que Dieu a réduit ces hommes à la condition animale pour offrir aux libérateurs qu'Il envoie une force brutale pour écraser les exploités.

- Cela serait possible si Dieu était l'auteur de leur infamie, mais les pauvres et les affligés connaissent cette condition à cause des puissances du mal. Pour moi leur existence est le signe d'une intervention créatrice de Dieu. Ces hommes sont ce qui reste de l'humanité que Dieu avait créée souveraine, à qui Il avait donné le pouvoir de transformer et de maîtriser la terre. Dieu viendra pour modeler ce « reste » et lui in-

suffler l'Esprit de vie pour une nouvelle création, une résurrection de la mort.

- Si cette condition est un signe, c'est maintenant qu'il faut agir !

- Que faire ? Sommes-nous des sauveurs envoyés par Dieu pour écraser les pouvoirs oppresseurs par la force des masses, ou au contraire l'holocauste que ces mêmes pouvoirs immolent, à leur insu, pour la rédemption des hommes ?

- Je constate, Maître, a réparti Lévi, que les pharisiens et les hérوديens se préparent à ce sacrifice ! Leur coalition tend un filet auquel nous ne pourrions pas échapper. Ils rassasient les pauvres et soignent les malades pour les interroger sur la façon dont tu as opéré guérisons et exorcismes. Ces malheureux répondent sans arrière-pensées, spontanément, en s'arrêtant aux détails, ce que souhaitent les enquêteurs.

" C'est un prophète, disent-ils, mais nous sommes surpris par sa manière d'opérer les guérisons, par l'imposition des mains, par les massages à la salive, parfois par la violence de ses gestes. La pratique de ses exorcismes est plus étrange encore car, sans qu'il invoque Dieu, les démons lui obéissent comme s'il était leur chef ". Les pharisiens sèment le trouble en eux :

" Ce n'est pas ainsi qu'Élie et Élisée ont guéri. Certes, c'est un prophète, mais il agit en dehors de nos traditions... Ce n'est pas un prophète comme les autres, dont l'authenticité est confirmée par les œuvres : les

prophètes ont réalisé des prodiges démontrant qu'ils étaient envoyés par Dieu. Moïse a fait pleuvoir du pain, Élie du feu, Élisée a ressuscité des morts ; mais Jésus, qu'a-t-il fait ? Des guérisons banales ou douteuses.

" De plus, les prophètes ont tous été irréprochables dans leur vie privée, observant le jeûne et les purifications, tandis que Jésus mange et boit avec des prostituées et des pécheurs. Il s'est même uni à une femme de mauvaise vie ! Certes, les voies du Seigneur sont mystérieuses et toutes ces choses sont peut-être des énigmes, mais il devrait donner des signes pour qu'on le croie, de vrais signes qui viennent du ciel. Il y va d'ailleurs de son intérêt, selon l'ordonnance donnée par Moïse à tout homme qui se prétend prophète ".

« Les malheureux se laissent circonvenir : " Oui, il doit donner un signe du ciel, sinon comment pourrions-nous savoir s'il est vraiment un prophète, ou seulement un magicien et un charlatan ? "

« Ainsi les pharisiens interrogent et recherchent des témoins, les scribes verbalisent pour préparer les chefs d'accusation, et leurs dossiers sont pleins de témoignages où tu apparais comme un faux prophète, un homme possédé par les démons, un transgresseur de sabbat et des traditions, un blasphémateur !

- Je dois ajouter, a repris Judas, que tout en préparant le procès, ils voudraient te faire condamner par jugement populaire. Ils veulent profiter

de ton retour, qu'ils attendent avec impatience, pour pousser vers toi les gens acquis à leurs intrigues et leur faire exiger de toi le signe, selon la procédure traditionnelle de dénonciation des faux prophètes. Si tu le donnes, tu seras en principe sauvé, mais si tu ne le peux pas, ou si tu refuses, le peuple te lapidera. Ainsi les pharisiens n'auront pas à intenter un procès, ce qui serait plus long et plus compliqué, car le roi craint de se charger de la mort d'un autre prophète.

Au moment où Judas prononçait ces paroles, j'apportais des fruits. Je tremblais tellement que le plateau m'a glissé des mains et j'ai dû serrer fortement les paupières pour éviter de pleurer. « Oh, Maria, m'a dit Jésus, je parie que tu as frémi parce que tu te doutes que je ne donnerai pas le signe ». Il s'est levé pour me faire asseoir à sa droite, puis a ramassé les fruits. « On dirait que Dieu a ordonné au temps d'accélérer son cours pour avancer la saison de la récolte. Voilà des fruits qui tombent du ciel ! »

Puis, se rasseyant, il a offert un fruit à chacun de nous : « Ils veulent empêcher l'amour de régner sur la terre, mais l'amour est plus fort que la mort. Quel autre signe que l'a-

mour puis-je donner ? » Il s'est mis à croquer une pomme et nous l'avons imité, même si nous n'en avions aucune envie. Puis il a renoué le dialogue :

- Avant les pharisiens, les baptistes m'avaient demandé un signe, et Dieu leur a donné ce signe !

- À ce moment, tu avais du temps devant toi, a répondu Judas, car ils t'ont envoyé dans le désert. Cette fois, ils ne te laisseront aucun délai.

- As-tu peur pour moi, ou pour toi ?

- Pour toi et pour moi, Maître. Tu sais comme moi que rien ne peut nous séparer, quel que soit le sort de chacun.

- Il nous reste à tenter d'échapper au mauvais sort. Faites qu'à leur retour les disciples se retrouvent hors du territoire d'Hérode... À Dalmanutha, de l'autre côté du lac, dans ce lieu désert que j'ai visité après mon départ de Capharnaüm. Préparez les barques et faites-les avertir.

- Et si nos adversaires viennent à Dalmanutha ?

- Alors, nous adopterons ton procédé : nous dégainerons nos épées, nous ordonnerons aux aveugles de saisir leurs bâtons et nous frapperons jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme ; puis nous soulèverons le peuple contre Hérode et les pharisiens... Judas, il est des moments où il faut agir comme des colombes, puis s'envoler... Si nous y parvenons, peut-être y verront-ils le signe du ciel.

Le retour des disciples



ésus s'opposait à ce que les femmes se rendent à Dalmanutha, car cela pouvait être dangereux, mais j'ai supplié de l'accompagner. Pourquoi éviter le danger, quand notre amour nous liait pour la mort comme pour la vie ? J'ai tant insisté qu'il s'est laissé fléchir, à condition que je sois accompagnée par Salomé.

Nous sommes partis dans trois barques, équipées de filets comme pour la pêche. J'étais silencieuse, émue de refaire le même voyage que Jésus dans sa fuite. Je regardais Dalmanutha dans le lointain, comme lors de ce départ mais animée par d'autres sentiments. Alors, c'était dans le soleil couchant une terre lointaine qui me privait de lui ; maintenant l'aube pointait et j'approchais à mon tour de ce lieu. J'étais encore obsédée par le signe, mais l'éclosion de la lumière et le scintillement des eaux sous les couleurs dansantes me ravissaient.

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait, j'apercevais Dalmanutha plus distinctement, rocher sauvage qui ne peut abriter que des fugitifs ou des naufragés. J'eus le cœur serré, comme si ce lieu devait une fois de plus me dérober celui que

j'aimais et l'éloigner de moi une dernière fois. Je me suis serrée contre lui : « Rabboni, dis aux rameurs de s'arrêter. C'est si bon de rester ici, bercés par les ondes, à l'aube de ce jour de printemps ». Jésus m'a embrassée, cependant que Pierre et André accompagnaient toujours d'ahans saccadés le glissement des rames sur les vagues du lac.

Pendant l'accostage, j'ai demandé à Jésus :

- Comment pourras-tu trouver un sentier ?
- Entre les rochers on découvre toujours des pistes tracées par l'eau, le vent ou des animaux ; nous nous laisserons guider par notre instinct... Viens.

Il m'a prise par la main pour m'aider à grimper, et m'a conduite sur une esplanade. « Ici, tu es dans le désert ! » Le sol était aride, pierreux, de rares herbes pointaient dans les fentes des rochers. Capharnaüm, au loin, se reflétait dans le lac. Une impression étrange m'envahissait, j'avais l'impression d'un dédoublement de mon être : perchée sur ces rochers, j'étais transportée là-bas, à Capharnaüm, à Magdala. Je regardais, là, devant moi, et je revivais mes souvenirs, mes passions, mes angoisses. Alors, je me suis surprise

à m'aimer... de loin ! « Lorsque Jésus est loin de moi, m'aime-t-il comme je le fais de moi-même en cet instant ? » Un sentiment de nostalgie s'emparait de moi, et je m'abandonnais à une langueur douce et douloureuse, entre sommeil et mort. Me rapprochant de Jésus, je lui ai murmuré :

- M'aimes-tu ainsi, Jésus, quand tu es loin de moi ?
- Ainsi ? Que veux-tu dire ?
- Comme je m'aime de loin, car je me trouve loin, très loin de moi...

Jésus a pris ma tête dans ses mains : « Oui, je t'aime ainsi, comme tu t'aimes ! »

Entre-temps, les autres disciples étaient arrivés l'un après l'autre. Harassés, ils étaient heureux de se retrouver, rayonnants de l'expérience qu'ils venaient de vivre.

- Ohé, Céphas, as-tu pris de gros poissons ?
- Salut, Jean, as-tu appris à avoir les pieds sur terre ?
- Oh ! Petit Jacques, travailles-tu plus que jadis pour ton frère ?
- Il est plus facile d'équarrir un tronc pour en faire une poutre que de dégrossir les hommes, a-t-il répondu.
- Salut, Judas, t'es-tu fait du souci pour nous, ce mois-ci ?

Avec des rires joyeux, ils s'embrassaient, se donnant des tapes vigoureuses sur les épaules. Quant à

moi, je n'arrivais pas à détourner mes regards de la lointaine Capharnaüm. J'ai fait remarquer à Jean :

- Nos frères sont gais parce qu'ils ignorent ce qui se passe à Capharnaüm : les voilà de retour, alors leur joie éclate, mais la situation actuelle leur interdit de rentrer chez eux, dont ils sont si loin, si loin...

- Par-là, Dieu veut nous arracher à notre terre natale et nous ouvrir à tous les hommes. Nous nous trouvons ailleurs, dans un endroit de la terre qui touche au ciel... Regarde, Maria, le lac et les villes qui le bordent nous interpellent comme si nous les avions abandonnés pour toujours !

- Quand ce morceau de terre aura repris sa place dans nos vies, je crains que notre joie ne s'évanouisse !

- S'il en était ainsi, les pharisiens se garderaient de demander à Jésus un signe du ciel. La terre pourrait-elle recevoir un signe plus parfait que l'amour ? Pour l'heure, notre comportement en sera la parabole.

À son invitation, nous nous sommes rassemblés autour de Jésus : « Frères, vous avez donné libre cours à votre joie, racontez-moi maintenant vos expériences. »

Je ne rapporterai que l'essentiel de ces récits. Ils étaient reconnaissants de la confiance que Jésus leur avait témoignée, mais s'étaient trouvés comme des enfants sevrés du sein

maternel. Ils avaient été bien accueillis dans la plupart des villages. On appréciait particulièrement qu'ils soient pauvres, prêts à partager leur travail comme leur nourriture. Ils étaient timides, mais le fait de parler en paraboles leur facilitait l'annonce du message. Ils parvenaient à exprimer les mystères de Dieu en s'appuyant sur l'expérience de chacun. À leur grand étonnement, ils avaient constaté que tous, Juifs et étrangers, attendaient la venue de Dieu : Jésus avait bien raison de déclarer les pauvres et les malheureux héritiers du Royaume.

- Vous avez eu beaucoup plus de chance que moi, leur a dit Jésus, car partout, et surtout dans les synagogues, on m'a chassé. Le peuple recherche Dieu dans son cœur, mais les pharisiens s'attachent à la lettre des Écritures. Le cœur unit, la lettre divise. Mais je suppose que, vous aussi, vous êtes passés par quelques expériences difficiles. Comment vous en êtes-vous tirés ?

- Maître, a dit Pierre, il m'est arrivé une chose étrange – drôle aussi – qu'il faut que je raconte. Je me trouvais je ne sais plus où, certainement chez des non-Juifs qui s'exprimaient en araméen. Comme j'avais parlé avec eux des esprits mauvais, ils me présentèrent un homme possédé par l'esprit... du veau !

« Chez vous, ai-je demandé, les

esprits mauvais sont-ils des animaux ?

" Pas exactement, mais des esprits supérieurs transforment parfois les hommes en animaux : en bœuf, en veau, en chien, en serpent... Certes ils ne deviennent pas vraiment des animaux, mais ils en prennent d'une certaine manière la forme et ils vivent comme eux.

« Je comprends, maintenant, pourquoi Nabuchodonosor fut condamné à vivre comme un bœuf, se nourrissant de l'herbe des champs. « J'ai observé le possédé. Bien que d'âge mûr, il avait l'aspect d'un garçon dodu, à la grosse tête et au visage rougeaud recouvert de quelques poils. Son nez écrasé laissait entrevoir une muqueuse rouge vif ; ses yeux ronds, immenses, étaient vides. Il avait bien l'apparence d'un veau ! Prié de l'exorciser, je n'ai pas eu le courage d'avouer que je n'en avais pas le pouvoir : m'étant rappelé la façon dont tu chasses les démons, je me suis concentré pour puiser ma force dans l'énergie de Dieu, et j'ai fixé le possédé : " Esprit méchant, je te l'ordonne, quitte cet homme ! "

« Mais le possédé se tenait devant moi, toujours aussi veau, les yeux exorbités. Puis il s'est mis à rire, d'abord sournoisement, puis plus bruyamment, jusqu'aux éclats. En le voyant rire, tout le monde s'y est mis à son tour... et moi aussi. C'était vraiment drôle !

Le conte de Céphas a fait aussi pouffer tous les disciples, mais Jésus est resté triste et pensif. Ce récit ne m'a pas paru risible, à moi non plus : j'y ai vu l'avertissement que nous étions encore trop inexpérimentés pour mener à bien la tâche du Royaume.

Après Pierre, Jean demanda la parole : « Maître, je vais raconter un fait qui me trouble profondément et sur lequel je ne cesse de m'interroger. J'étais certainement aussi dans un hameau de non-Juifs. On m'y avait bien accueilli et, vu mon âge, on avait permis aux jeunes filles de s'entretenir avec moi.

« Je suis entré dans une maison où gisait une jeune morte. J'ai été bouleversé, surtout après avoir parlé aux autres qui, elles, étaient bien vivantes. La beauté de la morte m'a ébloui. Je n'ignorais pas que les femmes endormies sont très belles, mais je n'avais pas encore contemplé une morte. Cette beauté dépasse l'imagination ! On aurait cru qu'elle était montée au ciel pour réapparaître sur terre dans une image transfigurée et révéler le miracle de la création. " Si cette image pouvait s'animer, elle serait la première femme nouvelle à revenir du ciel sur terre à travers la mort : la femme qui ne serait plus une parabole de l'épouse du Royaume, mais sa réalité vivante ". Je rêvais en la contemplant : " Après tout, qui me dit qu'elle est morte et non

simplement endormie, attendant un souffle d'amour pour vivre pleinement ? "

« Entre-temps la pleureuse, assise à son chevet, entreprit une lamentation funèbre. Elle était âgée mais encore belle, ses cheveux noirs défaits sur ses épaules. Sa voix caverneuse était ferme et forte :

Ô mort, tu as ôté cette gentille
Au monde des voyants et des vi-
[vants !
Qui peut la remplacer dans sa fa-
[mille ?
Vers qui iront ses douloureux
[amants ?

Je pleure, hélas ! Pour elle et je
[vacille
Devant la cruauté de ta faucille.

" Chanteuse, lui ai-je dit quand elle s'est tue, es-tu sûre qu'elle est morte ? Elle est si belle et fraîche que je n'arrive pas à le croire... je veux dire éternellement dans la mort, et non appelée à revivre sous une autre forme...

" Qui es-tu, jeune homme ? Es-tu un sectateur de Zarathoustra, pour croire à la résurrection des morts ? Nous savons que personne ne peut sortir des enfers, une fois qu'il y est entré... Orphée lui-même, de sa divine voix, n'est pas parvenu à en extraire Eurydice !

" Je ne pensais pas à une résurrection ; seulement que cette jeune fille n'est pas morte, mais qu'elle dort.

" Attends que les derniers échos de

ma lamentation soient éteints, et je répandrai un parfum de rose pour transformer cette chambre mortuaire en chambre nuptiale. Va, jeune homme, réveille la petite qui dort du sommeil de la mort !

« Me souvenant d'Élie et de toi, Maître, quand tu rappelas à la vie la fille de Jaïrus, je me suis étendu sur le corps, bouche sur bouche, pour insuffler mon haleine. J'éprouvais des sensations excitantes, un plaisir intense, à penser que ma respiration ne se perdait pas inutilement dans l'air mais devenait un esprit dans un corps sans vie. Cette sensation éveillait mon imagination jusqu'au souvenir oublié de la création. J'embrassais la femme au-delà de la femme, la femme incarnée mais libérée de la passion, de l'instinct et de l'attrait sensuel ; la femme qui n'attire plus l'homme vers la terre, mais vers le ciel, devenue elle-même la personification du miracle de beauté et de douceur que son corps dévoile, le baiser à une femme devenue ange.

« Cette sensation fut de courte durée. L'haleine que je soufflais revenait à ma bouche, mais était-ce la même ? C'était bien la mienne, mais renvoyée par une autre... par la mort qui se tenait au dedans de la jeune fille. Je me suis rappelé qu'après la mort l'âme reste trois jours durant comme un fantôme, errant dans le corps ou autour de lui, avant d'entrer au Schéol ; pendant ce temps la mort, comme une chienne, est prête à se lancer sur quiconque tenterait de lui ravir sa proie.

« Avec courage et force, je luttais contre la mort. J'insufflais encore mon haleine, qui m'était à nouveau renvoyée. Je donnais la vie, je recevais la mort. J'ignore si la jeune fille éprouvait quelque chose, mais je sais que le souffle qui me revenait était insupportable. Il était si glacé, nauséabond et sulfureux que j'étouffais. La mort devait venir du chaos originel, de l'absence de lumière, d'ordre, de mouvement, d'amour ; le néant contre l'être ; je voyais Dieu planer en Esprit à la surface du chaos. Je résistais toujours, je soufflais, soufflais...

« Les voisins et les proches venus veiller la morte suivaient la lutte. Deux hommes prirent même un pari :

" C'est le garçon qui va gagner : il a du souffle et il aime cette fille plus que sa vie.

" Non, il sera vaincu. Il l'aime, mais même morte, la femme est plus forte que l'homme... Elle va l'entraîner aux enfers pour la danse nuptiale qu'il souhaite tant !

« Le souffle court, je sentais le froid me gagner et le sang se retirer de mes veines. La pleureuse s'était levée et j'entendis sa voix, profonde et gutturale :

Arrête donc ton défi de victoire :
Qui pourra te voler ta triste proie ?
Va aux enfers, ô mort, chercher la
[gloire,
À ce garçon n'enlève pas sa joie.

« Mon haleine ne ressortait plus :

certaine de conserver son butin, la mort m'avait abandonné. Je me suis détaché du corps et mes yeux se sont dessillés. Je me sentais aussi fragile et tremblant qu'un poussin au sortir de l'œuf, tout baignait dans une atmosphère d'étrangeté, je sortais d'un rêve. La fille gisait, bien morte, sur sa couche.

" Jeune homme, m'a dit la pleureuse en cherchant mon regard perdu, tu connais maintenant le sommeil de la mort. Tu as fait preuve de courage, tu as cru l'amour plus fort que la mort, mais elle t'a convaincu que rien ne lui résiste, sauf l'amour voué à la mort. Sache que tu ne pourras vivre heureux que si tu restes vierge, car tu as reçu le baiser d'une morte : elle a laissé sur tes lèvres une macule qui tuera la femme qui y portera les siennes.

Ces paroles semèrent la confusion parmi les disciples : tous tentaient d'apercevoir la trace du baiser de la mort.

- Tu as un point noir à la commissure des lèvres, dit Jacques.
- Le coin de la bouche est rouge comme du feu, dit Simon.
- Il y a une petite cicatrice, comme une morsure... Oui, la mort l'a mordu ! Renchérit Thomas.

Chacun y allait de son diagnostic, voyant une éraflure, une tache, une enflure... Les regards se portèrent enfin sur Salomé, qui était restée à l'écart, silencieuse, comme si le récit de Jean ne la concernait pas. Elle s'approcha de lui et l'embrassa longuement, passionnément, sur la bouche : « Tu vois, cela ne me fait pas mourir de toucher ta bouche blessée par le baiser de la mort : l'amour est plus fort que la mort. Pourquoi as-tu préféré une morte à une vivante ? Il n'y a pas de place dans le royaume de l'amour pour des vierges qui recherchent le baiser de la mort ! » Dans un silence lourd Salomé, altière et glaciale, regagna sa place.

Dans ce lieu aucune branche n'était agitée par le vent, aucun oiseau ne faisait entendre son chant. Dalmanutha était vraiment ce désert où rien ne pouvait naître, que l'amour ou la haine. Jésus, qui s'était tenu jusqu'alors, rompit le silence : « Laissez les morts ensevelir les morts ! Aimez-vous, si vous souhaitez échapper aux affres de la mort. »

Personne n'a réagi, je n'ai même pas entendu l'écho de ces paroles : une voix crie dans le désert !

Comme une colombe



L'intervention de Salomé nous avait tous bouleversés : son geste nous avait donné la plus belle et la plus significative leçon d'amour. « Pourquoi cette histoire nous divise-t-elle au lieu de nous unir ? » Je ne trouvais pas de réponse. Je n'ai même pas eu le courage d'aller vers mon amie pour lui exprimer ma solidarité et ma gratitude. L'amour ne se reconnaît pas seulement dans la douceur, il est une force qui exalte, saisit et transforme. Pierre nous ramena à des soucis plus terre-à-terre :
- Frères, rappelons-nous que nous avons faim !
- Bonne idée, reprirent-ils tous.

Pierre et André descendirent aux embarcations et ramenèrent cinq gros pains et des poissons frits.

Jésus venait de couper l'un des pains, quand nous vîmes des gens venir vers nous, certains en bateau d'autres à pied, bloquant tous les accès. Les pharisiens, qui guettaient la rencontre, s'approchèrent aussi pour demander à Jésus le signe venant du ciel. Et selon Jean, nous étions dans le ciel ! À la vue de cette foule, aucun de nous ne s'est approché de Jé-

sus pour prendre la tranche de pain et il est resté la main tendue, comme dans l'attente de quelqu'un qui aurait faim !

- Bonjour, Maître, lui dit l'un des nouveaux venus. Nous arrivons au bon moment : après ce voyage, nous avons faim.

- Approchez-vous, frères, le Seigneur vous a envoyés à l'instant où j'ai coupé ce pain, prenez et mangez...

- Tu ne prétends pas rassasier tout ce monde avec si peu de pain ?

- Comment pouvez-vous le savoir ? Si vous avez faim, venez, prenez, mangez ! Vous verrez qu'en le partageant, ce pain sera suffisant pour tous. Il y a aussi des poissons ; n'aimez-vous pas les poissons ?

- Si ! Si ! Mais vous n'en aurez pas pour tous !

- Nous avons nos filets. Presque tous nos frères sont des pêcheurs, capables de rapporter une pêche assez abondante pour eux, vous et tous ceux qui affluent en ce moment. Mais peut-être préféreriez-vous une autre nourriture ?

- Oui ! Nous voulons une autre nourriture : du pain qui vient du ciel !

- Et aussi des poissons du ciel, n'est-ce pas ? Comment pourriez-vous manger des poissons tombés du ciel, quand vous refusez de manger les

poissons de la mer ?

- C'est cela ! Du pain du ciel, et des poissons aussi, si tu veux, pas pour calmer notre estomac mais pour renouveler le signe que Moïse a donné en faisant pleuvoir la manne !

- Est-ce seulement pour donner un signe, ou aussi pour apaiser la faim du peuple ?

- Nous ne sommes pas venus discuter, mais te demander un signe : d'après Moïse, tout homme qui se présente comme un prophète et qui n'en donne pas le signe sera mis à mort.

- Maintenant, vous parlez clair ! Vous n'avez pas faim du pain du ciel, mais de ma chair, et vous avez soif de mon sang. Mais où lisez-vous que Moïse a dit que le prophète qui ne donne pas un signe sera mis à mort ?

- Dans la Loi du *Deutéronome* ; tu dois bien le savoir, toi qui te fais appeler « Maître » !

- La Loi ne dit pas exactement cela. Moïse ordonne de tuer le prophète qui proclame parole de Dieu celle que Dieu ne lui a pas inspirée, une parole qui ne s'accomplit pas. Qu'ai-je dit qui ne soit pas réalisé ?

- Tout, ô homme ! Et pour être plus précis, l'annonce du Royaume de Dieu.

- Je n'ai pas dit que le Royaume de Dieu est accompli, mais qu'il va s'accomplir, selon l'annonce des prophètes et aussi de Jean le Baptiste. Vous voulez me tuer pour cette prophétie-là ? Ah ! Je comprends, vous avez déjà tué les prophètes qui l'ont dit avant moi. Ne voyez-vous

pas qu'en cherchant à me tuer, comme vous l'avez fait des prophètes, vous témoignez que je le suis vraiment ?

- Holà ! Non seulement d'accusé tu deviens accusateur, mais tu oses dire que notre comportement révèle ce signe du ciel que tu ne veux, ni ne peux, donner ?

- Oui : en cherchant à me tuer, vous êtes vous-mêmes le signe du ciel que vous attendez !

- Tu blasphèmes et tu te rends ainsi passible de la peine de mort !

Alors, ils se mirent à ramasser des pierres pour le lapider.

- **H**ommes de la Loi, lapideriez-vous un prophète avant qu'il ait donné le signe ?

- Eh bien ! Donne-le nous, et vite !

- Je suis un prophète envoyé par Dieu non pas pour accomplir des signes, mais pour faire voir ceux qui sont inscrits dans les événements du monde et dans les actions des hommes.

- Avoue que tu es un faux prophète, puisque tu n'as pas le pouvoir d'accomplir des signes.

- Qui suis-je alors, si je suis un faux prophète ?

- Un magicien !

- À votre place, j'aurais peur, car le magicien agit grâce à la puissance des démons. Croyez-vous facile de lui résister ? Avec un magicien, il ne pleuvra pas du pain, mais des ser-

pents qui vous mordront au talon, qui se faufleront sous votre tunique pour vous piquer les fesses ! Il répandra sur vous le feu qui vous réduira en cendres ; il pourra aussi vous transformer en porcs ! Oui, en pourceaux, vous les fils d'Abraham, issus d'une génération noble, royale et pure !

- Tu mens ! Tu n'as pas ce pouvoir, nous en sommes sûrs.

- Mais alors, je ne suis pas un magicien ? Pourquoi cherchez-vous donc à me tuer ?

- Tu es un prestidigitateur !

- En ce cas j'aurais aussi peur, car celui-ci dispose d'un pouvoir qui vous dépasse. Il peut tirer un lapin de sa manche, et même vous faire avaler un œuf et retirer un serpent de votre bouche. Voudriez-vous le saisir ? Il serait alors capable de se transformer en colombe et de vous échapper dans les airs !

- Deviens donc une colombe, et on verra si tu peux nous échapper : nous prendrons des pierres et des bâtons, des arcs et des flèches ; nous ferons de toi le signe qui descend du ciel sous la forme d'une colombe morte !

Cette pique déchaîna un fou-rire général :

- Oui, transforme-toi en colombe ! Qu'on se réjouisse de t'écraser sous nos pierres, de te prendre pour cible de nos flèches, qu'on t'assomme sous nos bâtons ! Nous en avons assez, de toujours discuter !

- Soit ! Mais puisque tout signe vient de Dieu, je vais le consulter pour sa-

voir ce que je dois accomplir. Tenez-vous prêts, il se passera quelque chose, que je sois prophète, magicien ou prestidigitateur ! Et puisque vous m'avez condamné à mort, permettez-moi de confier mes dernières volontés à mes familiers.

Jésus rejoignit Pierre, l'invitant à me faire reconduire avec Salomé à Capharnaüm, et à s'embarquer lui-même et deux autres disciples pour l'attendre sur une plage de la Décapole, non loin d'Hyppos. Puis, gravissant le rocher, il chercha un abri pour prier.

Céphas et André prirent la grande barque pour se diriger vers Hyppos ; Salomé et moi sommes montées à bord de la petite, conduite par Jean et Jacques. Assises à la poupe, nous étions serrées l'une contre l'autre. Nous voguions depuis quelque temps quand Salomé me dit :

- Si l'on me crevait les yeux, je crois que la souffrance m'inciterait à chanter encore, comme l'oiseau aveugle ! Maintenant on m'a arraché le cœur, et je suis comme morte... Jean peut bien m'embrasser, lui qui s'est amouraché d'une morte !

- Oui, ai-je répondu après un long silence, nous sommes deux naufragées qu'on ramène au rivage.

J'entendais la chute régulière, sourde et rageuse, des rames attaquant les vagues. « Ce bruit m'aga-

ce ! Non, il n'a pas donné le signe !
Je sens les pierres arracher sa chair,
les coups de bâtons s'abattre sur son
dos, comme ces rames frappent la
mer. Cessez de ramer, par pitié, et
laissons-nous aller, portés par le
vent... »

Mais les deux frères se mirent à
ramer plus vite, comme si nous
étions des blessés à sauver de la
mort. Il me semblait que la barque
était soulevée par le vent, que les
deux frères la conduisaient comme
des anges, de leurs ailes battantes.
La colombe m'est revenue à l'es-
prit : « Salomé, ne soyons pas tris-
tes ! Ils n'ont pas pu le lapider, car
Dieu lui a donné des ailes de colom-
be et il s'est échappé. Chante encore,
Salomé, mais pas comme l'oiseau
aux yeux vides, comme l'oiseau per-
du en mer qui aperçoit enfin le riva-
ge. »

Salomé s'est dressée, posant sa
main sur ma tête pour garder l'équi-
libre et, tournée vers Capharnaüm, a
chanté :

Tu as pris l'envol
Comme une colombe
Dans la nuit qui tombe,
Quand le rossignol
Chantait ta douleur
Aux amis du cœur.

Ne pleurez plus, ô filles,
Apaisez-vous, garçons,
Donnez à vos familles
Ses salutations.

Il reviendra un jour,
Répondre à votre amour.

Au matin, tout le village ne parlait
que de l'événement. Les pharisiens
et leurs acolytes avaient d'abord sur-
veillé Jésus qui priait à l'angle d'un
rocher. Convaincus qu'il serait inca-
pable de donner un signe, ils firent
provision de pierres puis, leurs sacs
remplis de cailloux, formèrent un
demi-cercle en attendant qu'il redes-
cende. Ils avaient bien remarqué que
Jésus s'était soustrait à leurs regards,
mais ils pensaient qu'il avait cherché
un endroit plus retiré pour pouvoir
crier vers Dieu sans qu'ils l'enten-
dent. « Allez, crie ! Crie, prophète de
Nazareth ! Il faut bien que ton père
se réveille, s'il doit t'écouter ! » se
moquaient-ils.

Mais Jésus était toujours invisible.
Peu à peu, les pharisiens s'inquiète-
rent ; l'idée d'un tour diabolique ou
d'un stratagème les tourmentait. Ils
saisirent leurs bâtons et leurs pierres,
un chasseur banda son arc... Jésus ne
revenait toujours pas. Ils se dispersè-
rent pour le rechercher sur les hau-
teurs et sur le rivage : sa barque était
bien là, mais de lui aucune trace !
Amers et redoutant la nuit qui tom-
bait déjà, ils prirent le chemin du
retour.

« Seigneur, ai-je pensé, Tu lui as
vraiment donné des ailes de colom-
be, comme il l'avait dit à Judas ! »
Et je me suis précipitée à la maison,

pour apprendre la nouvelle à Salomé et à Jeanne. Nous nous sommes embrassées, mon cœur battait si violemment que Salomé m'a dit :

- Ton cœur court, comme porté par des ailes !

- Oui, Dieu lui a donné des ailes de colombe !

- J'en étais sûre : quand je chantais, je croyais entendre le battement de ses ailes...

- En vous attendant sur le quai, j'ai scruté l'horizon et j'y ai vu une nuée, comme une langue de feu. Dieu cachait la fuite de Jésus aux yeux des tueurs, comme jadis Il garda le peuple de ses persécuteurs dans la mer rouge.

- Salomé, Jeanne, ne restons pas ici, nous serions trop seules sans lui... Allons chez Martha. Je les ai prises par la main et nous nous sommes d'abord rendues chez la mère.

- Mère, viens avec nous à Magdala.

- Je ne peux pas quitter la ville et laisser la maison sans personne pour l'attendre. S'il ne doit pas revenir, je préfère mourir seule, comme lui !

Jeanne a voulu rester avec la mère ; Salomé et moi sommes parties. Sur la place, les hommes couraient en tous sens ; les rues étaient vides d'enfants ; je n'entendais plus le chant des filles sur le seuil des maisons. La ville semblait en deuil, comme l'épouse à qui l'époux a été enlevé, comme la mère qui a perdu son enfant.

LAMENTATION (sur un thème de Jérémie)

Tu es triste, Capharnaüm,
assise au bord du lac,
veuve désolée au seuil de sa mai-
[son.

Pourquoi es-tu en deuil ?
Les cris des enfants ne résonnent
[plus

sous les portiques ;
dans les rues
ne retentit plus la voix des jeunes
[filles.

Les hommes sillonnent les places,
ombres fuyantes d'oiseaux
au ras du sol.

On m'a enlevé l'époux
qui faisait mon délice :
Jésus de Nazareth
qui exauçait le désir des garçons
dans le cœur des jeunes filles,
égayait les yeux des mères
par le sourire des enfants.
Les vieux dansaient avec les
jeunes femmes ;
unis aux aveugles
sautillaient les boiteux.
Il soufflait sur les morts
et ils respiraient ;
il oignait de salive les yeux des
[aveugles
et ils recouvraient la vue.

Laissez-moi seule
dans ma désolation,
car je ne veux pas être consolée.
Mes remparts et mes tours,
mes maisons et mes jardins

se jettent en se renversant
sur le miroir hanté du lac.

Oh ! J'aime me regarder mourir,
ensevelie dans les eaux.